Souffrir, c'est vivre — Se souvenir, c'est servir

67e Année. — N° 157. — Le numéro : 15 centimes — MARDI 6 JUIN 1922.

Pour se Meubler avec goût
Voyez les Magasins
M. DELGRANGE
166-168, rue du Collège
ROUBAIX
Téléphone 13-34
Maison de Confiance
Fondée en 1880

Journal de Roubaix

DIRECTRICE : MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS — Nord et limitrophes. 3 mois, 12.00 ; 6 mois, 23.00 ; 1 an, 45.00. — France et Belgique. » 13.00 ; » 25.00 ; » 48.00. — Union postale ..... » 22.00 ; » 43.00 ; » 82.00.

REDACTION-ANNONCES-ABONNEMENTS — ROUBAIX : 71, Grande-Rue. Tél. 34 et 1906. Inter. 1190. TOURCOING : 33, rue Carnot. Téléph. 87. Chèques postaux 87 Lille

Meubles d'Art
Grand Choix de Mobiliers de tous Styles
Installations d'Appartements
DEVIS SUR DEMANDE
M. DELGRANGE
166-168, rue du Collège
ROUBAIX
Téléphone 13-34
Maison de Confiance

M. POINCARÉ A METZ inaugure la statue du Poilu

à la place de la statue équestre de Frédéric-Guillaume Ier, déboulonnée

LA CÉRÉMONIE. — LE BANQUET. — LES DISCOURS

Metz, 5 juin. — Les Messins célèbrent, aujourd'hui, une grande fête lorraine. La statue du Poilu libérateur remplace sur leur plus belle promenade, à l'extrémité de l'Esplanade qui domine la vallée de la Moselle, la statue équestre de Guillaume Ier qu'ils avaient jetée à terre le 17 novembre 1918, deux jours avant l'entrée de notre armée.

Le poilu de France se dresse debout dans une attitude calme de vainqueur. Au bas du socle, une statue représente la Lorraine délivrée de ses fers. L'aigle allemand gît à ses pieds. Sur le piédestal en marbre jaune, on lit l'inscription : « Au Poilu libérateur, le Souvenir Français de la Moselle 1918 ».

Le temps, ce matin, est magnifique. Dans Metz pavoisée jusqu'au faîte de toutes ses maisons, retentissent les musiques militaires des régiments qui se rendent à la revue par laquelle commence la cérémonie présidée par M. Poincaré et les maréchaux Foch et Joffre.

Une foule radieuse se presse sur le parcours suivi par M. Poincaré pour aller à 8 h. 30 de la Préfecture à la place de la République où a lieu la revue des troupes de la garnison.

A 8 h. 30 une grande rumeur lointaine et qui va grandissant annonce l'arrivée du président du Conseil et des maréchaux. Le canon tonne et l'on entend la grosse voix de la Mutte, la cloche de la cathédrale. Les clairons sonnent le « garde à vous » ; les troupes présentent les armes.

Le président du Conseil est en automobile avec M. Alapetite, haut-commissaire, et M. Manceron, préfet de la Moselle. M. Poincaré gravit les marches de la tribune où il est salué par M. Jung, au nom de la municipalité, par les sénateurs et députés de la Moselle ; le général Berthelot, ancien gouverneur de Metz, et les délégués des vétérans américains. Le maréchal Joffre, en petite tenue de maréchal, képi, dolman noir, culotte rouge, et le maréchal Foch en petite tenue bleue horizon, décorés tous deux de la médaille militaire et de la croix de guerre, viennent saluer le président du Conseil, tandis que les musiques jouent la « Marseillaise ».

Les deux maréchaux font le tour de la place et passent la revue des troupes. Le général de Lardemelle, commandant le 6e corps, présente les troupes.

La revue terminée, tous les personnages officiels gagnent à pied par l'allée des Marronniers la tribune dressée devant le monument du poilu.

Le cadre est magnifique. Le Mont Saint-Quentin forme le fond du décor. Les escadrilles circulent dans le ciel d'un bleu limpide. Une foule innombrable est massée au pied de la terrasse sur laquelle est érigé le monument. Elle ne cesse de crier : « Vive Poincaré ! Vive Foch ! Vive Joffre ! Vivent les poilus ! Vive la France ! Vive la République ! »

Mlle Champion, la Reine de Metz, entourée de ses demoiselles d'honneur, remet des fleurs au président du Conseil.

M. Poincaré s'assied entre les deux maréchaux.

LES DISCOURS

Le général de Cugnac, président du Souvenir Français de Metz, président du Comité, prononce une allocution :

Le « Souvenir Français » de la Moselle, dit-il, inaugurant le monument de la libération de la Lorraine, a voulu le faire devant M. Poincaré, le président de la Victoire ; devant le maréchal Joffre, le vainqueur de la Marne ; devant le maréchal Foch, le vainqueur de 1918.

Nous avons élevé ce monument à la gloire des soldats français et alliés qui ont contribué à délivrer la Lorraine du joug allemand, pour honorer ceux qui sont morts pour la cause de la justice pendant la guerre de cinq ans, pour honorer tous les chefs et tous les soldats qui ont combattu pour nous et qui sont personnifiés dans la figure du Poilu libérateur. (Applaudissements. Cris : Vive Poincaré ! Vive Foch ! Vive Joffre !)

M. Jean, député, en uniforme de lieutenant, délégué du Souvenir Français en Lorraine, prononce un discours également fort applaudi.

L'enjeu de cette guerre, dit-il, c'était la vie ou la mort de la France. La mort eut été implacable, si nous eussions été vaincus. Victorieux avec nos glorieux alliés, nous n'avons pas opprimé nos ennemis. Nous leur avons imposé une paix de justice : la restitution de nos trois départements de l'Est arrachés brutalement à la France, mais toujours restés français par le souvenir ; le paiement de nos dommages, des sécurités nous garantissant contre le retour d'agressions dont nous avons été, quatre fois en un siècle, les innocentes victimes.

Le voile qui cache la statue tombe. Les drapeaux qui l'entourent s'inclinent et d'une seule voix, les milliers de Lorrains acclament le Poilu dont la fière silhouette se détache sur le ciel ensoleillé.

M. Jung, au nom de la municipalité, remercie le Souvenir Français, le président du Conseil, les maréchaux et le sculpteur Hannaux.

Le docteur François, député, donne au président du Conseil l'assurance que tous les patriotes mosellans communieront au pied de cette statue dans la religion de la Patrie.

Goettman, jeune engagé volontaire lorrain, délégué des Associations d'Anciens Combattants de la Moselle, en costume de chasseur à pied, la poitrine constellée de décorations, prononce ces simples et émouvantes paroles.

Nous, les poilus de la plus grande guerre, en l'honneur de qui cette statue est érigée sur le sol de Metz-la-Française, nous remercions les patriotes qui ont voulu commémorer ainsi les sacrifices et la gloire des soldats de Joffre et de Foch. Morts de la grande guerre, vos frères d'armes, pieusement, vous saluent.

Les majors R. W. Belton, R. S. Cain, le lieutenant D. A. Thompson, déposent une palme au pied du monument au milieu d'une grande manifestation en l'honneur de l'Amérique.

Discours de M. Poincaré

M. Poincaré gravit alors les marches de la tribune des orateurs, ombragée du drapeau français. Ses phrases vengeresses à l'égard des Allemands et de piété envers le poilu sont écoutées par ses compatriotes dans une atmosphère d'émotion intense.

Lorsqu'il dit la résolution du peuple de ne pas se laisser arracher les fruits de la victoire, c'est un délire patriotique. On voit de vieux Messins qui pleurent comme leurs enfants qu'ils ont amenés.

Jamais, dit-il, plus magnifique symbole n'a été traduit dans le bronze ou dans la pierre, que celui dont le talent de M. Emmanuel Hannaux nous offre aujourd'hui l'émouvante interprétation.

Pendant vingt-huit longues années, un monument maudit avait projeté sur cette esplanade l'ombre de l'étranger : la statue équestre de Frédéric-Guillaume Ier se dressait là, sous les yeux des Messins, pour rappeler constamment à une cité française l'horreur de l'invasion. Quelques jours après l'armistice, le 17 novembre 1918, l'empereur, à jamais désarçonné, tombait avec son cheval sous les coups de la population délivrée et s'effondrait sur le sol où la Germanie s'était vainement efforcée de marquer son empreinte.

Et voici que, là-haut, sur la pyramide en marbre jaune, le Poilu vainqueur se tient debout, le fusil en bandoulière, le casque sur la tête, la cartouchière à la ceinture, dans une attitude de calme et de résolution. On devine qu'il n'a plus à s'élancer de la tranchée pour repousser l'ennemi. Mais la victoire qu'il a remportée, il est bien décidé à ne pas se la laisser arracher, et ceux qui songeraient à l'en frustrer le retrouveraient bientôt aussi ardent et aussi redoutable qu'il a su l'être aux heures de péril.

Il est le Poilu, c'est-à-dire celui qui a condensé, en lui, à l'heure voulue, toutes les qualités de la race et à qui sa crânerie et sa ténacité ont valu l'admiration de l'univers.

De cet héroïque soldat, nous trahirions cependant la pensée, si nous oublions, en un jour comme celui-ci, les chefs éminents qui l'ont conduit à la victoire. Et c'est pour vous une grande joie de voir associés, côte à côte, à cette cérémonie, les vainqueurs des deux batailles de la Marne : le maréchal Joffre et le maréchal Foch. Si nous n'avions pas eu de tels généraux, capables de comprendre, d'aimer et de diriger nos soldats, le Poilu n'en aurait pas moins mérité sa statue, mais l'oiseau de proie qui meurt là, aux pieds de la ville de Metz, n'aurait pas reçu le coup de grâce.

Ce Poilu qui est là, devant nous, dans une si belle attitude militaire, il ne menace personne : il ne symbolise ni l'esprit d'agression, ni l'idée de conquête. Il veille simplement sur nos droits et sur l'indépendance de nos foyers. Sentinelle de la France, ce n'est pas lui qui ouvrira jamais le feu, mais que personne n'attende de lui un désaveu des traités dont il a si péniblement obtenu la signature. Il reste prêt à les défendre et à les faire respecter.

La fière péroraison du discours lancée d'une voix énergique est accueillie par une manifestation grandiose.

Le président du Conseil remet des médailles commémoratives aux douze citoyens de Metz qui abattirent la statue de Guillaume Ier, puis du haut de la terrasse qui termine l'Esplanade, il assiste entre les deux maréchaux, au défilé des régiments.

UN BANQUET

Le président retourne à la Préfecture à 11 h. M. Poincaré et les maréchaux sont salués à leur passage par des manifestations populaires de la plus vive intensité.

Le président du Conseil et les maréchaux assistent à midi au Cercle Militaire, dans la salle d'armes, à un banquet démocratique de 800 couverts. Plusieurs discours ont été prononcés.

M. Alapetite porte le premier toast. En phrases éloquentes, il dit la joie de la Lorraine de fêter aujourd'hui le poilu anonyme debout dans la victoire.

M. Jean demande que le plus tôt possible on applique toutes les lois de la République.

C'est dans ces sentiments qu'il lève son verre à la République française, à ses chefs civils et militaires qui furent les artisans de la victoire et à la Lorraine reconstituée.

M. Cœtin, président de la section messine de l'Union nationale des Combattants ; M. Michel Dennery, président des Messins de Paris, et M. Derezinski, consul général polonais à Strasbourg, prononcent des allocutions.

M. Ferry, au nom de la Ligue des Patriotes et des députés de Meurthe-et-Moselle, remercie le Souvenir Français d'avoir érigé la statue du Poilu vainqueur dans la ville de Metz.

M. Hirschauer dénonce la campagne allemande qu'il est nécessaire de réprimer vigoureusement.

M. Poincaré rappelle qu'en 1918, lors de sa première visite, en descendant sur la place de la Gare, il a été heureux de trouver devant lui un peuple frémissant et enthousiaste qui après tant d'années de contrainte, laissait librement déborder sa joie et saluait d'acclamations frénétiques le retour de la France.

C'est, dit-il, que vous étiez incapables de fléchissement et de désespoir. Vous avez patienté, vous n'avez pas cédé ; tels vous étiez, tels vous êtes restés, et aujourd'hui, voici notre antique famille rassemblée sous le même toit. Jamais le gouvernement de la République ne pourra vous donner assez de gages de la gratitude infinie qu'il vous doit, messieurs, pour l'inébranlable fidélité que vous avez, malgré tant de souffrances, gardée à la mère-patrie. Soyez assurés qu'en toutes circonstances, il veillera avec un soin jaloux aux intérêts de votre vaillante province et qu'il ne négligera rien pour développer, à l'abri du drapeau tricolore, la prospérité de la Lorraine.

LE PRESIDENT DU CONSEIL QUITTE METZ POUR PARIS

Sur tout le parcours du Cercle Militaire à la gare, le président du Conseil est salué et acclamé par toute la population messine. Il prend à 15 h. 30 le train pour Paris.

LA GARDE DU RHIN

Les Etats-Unis maintiennent un détachement sur la tête de pont de Coblence

Paris, 5 juin. — On mande de Coblence à la « Chicago Tribune » : Le général Allen, commandant en chef des troupes américaines sur le Rhin, a reçu hier du département de la guerre, un câblogramme l'autorisant à maintenir une force de 1.000 à 1.200 hommes sur la tête de pont de Coblence, pour une période indéterminée, contrairement à la décision antérieure des Etats-Unis de retirer toutes leurs troupes.

POUR FAIRE PAYER L'ALLEMAGNE

Une déclaration des Groupements économiques de France
Un discours de M. Eugène Mathon

Dans une réunion tenue le 31 mai, salle Gaveau, à Paris, les délégués des grands groupements économiques de France ont signé une déclaration proclamant la nécessité de prendre les moyens pour faire tenir, par l'Allemagne, ses engagements financiers.

Cette déclaration avait été précédée d'un discours de M. Eugène Mathon, rapporteur de la Semaine du Commerce extérieur, discours dont voici l'analyse :

« La politique domine l'économique ; force est aux industriels et commerçants de l'étudier dans ses relations et ses conséquences. Et le gouvernement s'en rendait compte lorsqu'avant la Conférence de Gênes, il convoquait les représentants du commerce, de l'industrie et des banques.

» A cette Conférence s'est posée une question dominante, celle du droit de propriété, base de toute civilisation. En exécution d'un vœu émis par la Semaine du Commerce Extérieur de 1921, la Commission d'entente entre les associations se réunit et prit une délibération dans laquelle il était dit :

» Considérant que la civilisation repose sur le droit de propriété individuelle et que la puissance et l'exercice de ce droit, qui est en même temps qu'un droit individuel, une charge sociale, sont la condition indispensable de la production et de la prospérité des peuples.

» Demandent au Gouvernement français de bien vouloir donner à ses représentants à la Conférence de Gênes les instructions nécessaires pour que la France ne laisse porter aucune atteinte au droit de propriété et le fasse reconnaître comme la base de toute reconstruction européenne.

» Cette délibération fut transmise à M. le Président du Conseil, avant le Conseil de Cabinet où M. Barthou, revenu de Gênes, allait rendre compte de la situation. M. le Président fit savoir que ce sentiment concordait avec sa manière de voir.

» On sait que le gouvernement appuya énergiquement la Belgique pour l'affirmation du maintien du droit de propriété.

» La Conférence de La Haye va suivre celle de Gênes. Si la question du droit de propriété y est de nouveau agitée, il sera présenté une étude complète de la question.

» M. Eugène Mathon définit alors l'intention des grands groupement économiques dans l'importante déclaration qu'ils vont faire :

» Elles n'ont nullement l'intention de dicter au Gouvernement sa conduite ; elles entendent seulement exposer la question du paiement de l'Allemagne et les conséquences que [illegible] l'avenir, pour la France, des dérobades successives de l'Allemagne. Elles disent ce qu'elles estiment nécessaire aux intérêts de la France. C'est au Gouvernement et au Parlement de décider les voies et moyens de réalisation, d'en fixer les limites.

» Notre peuple a donné au monde l'exemple de l'abnégation, du devoir accompli pendant la guerre, de l'ardeur au travail, de l'esprit d'ordre et du bon sens pendant la paix. Si nous demeurions immobiles devant les dangers qui nous menacent, il ne nous pardonnerait pas de se voir réduit au chômage et à la misère. Nous avons conscience d'avoir charge d'âmes ; notre situation nous met mieux à même que d'autres de suivre les évolutions de la situation ; notre devoir nous dicte de dire notre pensée loyalement, ouvertement, en dehors, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, de toute combinaison d'intérêts.

» Venus de tous les coins de l'horizon politique, unis dans un même sentiment envers notre pays, soucieux d'écouter les voix de nos 1.500.000 morts, d'assurer la dette sacrée des pensions de nos veuves et de nos mutilés, de réparer nos régions dévastées, nous devons admettre que, depuis l'armistice, l'Allemagne ne paie pas ce qu'elle s'était engagée à payer...

» L'orateur établit que la France, au contraire, a avancé 90 milliards à l'Allemagne. Si toutes les disponibilités françaises sont affectées à la reconstitution des régions dévastées, que deviendra notre relèvement économique. Il faut que cela cesse.

» Sans doute, nous n'ignorons pas les difficultés de la matière. Nous n'ignorons pas qu'une faute énorme a été commise au lendemain de l'armistice, alors qu'on aurait dû et qu'on aurait pu faire payer immédiatement à l'Allemagne une somme que les meilleurs juges estiment à 50 milliards de marks-or. Les Allemands auraient payé facilement, ils y étaient prêts et la contrainte militaire aurait fait le nécessaire. Cela n'a pas été fait, et maintenant la situation est toute différente.

» Nous devons d'abord faire sentir à l'Allemagne que tout espoir de revanche doit être abandonné ; pour cela, les mesures de contrainte (telle que l'occupation de la Ruhr) auront une signification et un effet politique considérable qui assureront la paix pour l'avenir.

» Nous possédons un gage. Et cette action vis-à-vis de l'Allemagne lui montrera que nous ne serons pas éternellement dupes.

» Si on nous annonce que l'Allemagne se décide à entrer dans la voie indiquée, qu'elle se montre disposée à accepter un contrôle financier. Vous pouvez remarquer avec quelle souplesse elle passe de l'effronterie, du défi à la soumission. Quand elle est convaincue que notre patience est à bout, elle lâche de la corde et promet tout ce qu'on lui demande, se réservant « in petto » de n'en rien faire. En résilé, l'Allemagne n'a qu'un but : ruser pour retarder les paiements jusqu'au moment où elle se sentira assez forte pour nous envahir de nouveau avec le concours de l'armée soviétique. Puisque nous avons la dans son jeu, il semble que notre conduite soit clairement indiquée : c'est d'agir les premiers quand il en est temps encore.

» Tout délai, même accompagné de promesses, doit être écarté ; chaque heure qui s'écoule nous affaiblit par le simple jeu de la natalité des deux pays, en même temps que les richesses allemandes s'évaporent et passent les frontières.

» M. Mathon a rappelé que le Traité de Versailles nous donne une hypothèque générale sur toutes les ressources de l'Allemagne et, parlant de l'emprunt, il a dit :

» Cet emprunt sera-t-il destiné à nous payer ou à restaurer l'Allemagne, quand nous ne le sommes pas ? Dans le second cas, nous renoncerions à nos droits en faveur de l'Allemagne elle-même.

» Nous faisons, a-t-il dit en terminant, confiance au Gouvernement pour défendre nos droits et obtenir non des promesses, mais des réalités.

» Ensuite a été votée à l'unanimité la déclaration motivée proclamant la nécessité d'installer en Allemagne le contrôle financier des Alliés.

» Dans l'intérêt de tous les Alliés ;

» Pour conserver la paix de l'Europe ;

» Pour annuler la coalition guerrière et dévastatrice du germanisme et du bolchérisme ;

» Pour permettre la reconstruction et l'union des peuples dans le travail.

Les Fêtes de la Renaissance à Lille

LA DEUXIÈME JOURNÉE ; LUNDI 5 JUIN 1922

La réception de la délégation belge à la Préfecture. — Un somptueux cortège à travers la ville. — Le concert et la fête de nuit

La deuxième journée des fêtes de la Renaissance a vu affluer, à Lille, une foule considérable qui, dès les premières heures du jour donnait aux différents quartiers de la ville une animation inaccoutumée.

Tandis que la gare desservait à chaque train des étrangers en nombre imposant, les tramways desservant la banlieue amenaient de tous les points des milliers de visiteurs et de curieux.

La réception de M. Max, bourgmestre de Bruxelles (2) ; M. Moithy, adjoint au maire de Lille (1) ; M. Melchior, consul de Belgique (3).

Cette arrivée incessante de voyageurs se poursuivit jusque dans l'après-midi.

La réception des bourgmestres de Bruxelles et de Tournai

Vers onze heures l'animation déjà intense dans les rues du centre a porté les promeneurs vers la gare où avait lieu la réception des bourgmestres de Bruxelles et de Tournai.

A 11 h. 55 le train spécial arrive en gare de Lille. MM. Stiens, Brassine, Lemeunier, Wauvermans, Collet, échevins de Bruxelles ; MM. Castaigne, Barbieux, Nèves et Bernard, échevins de Tournai, sont reçus sur le quai de la gare par M. G. Moithy, adjoint aux fêtes, représentant le maire de Lille, entouré des adjoints Creton, Goudin, Willems et Coolen. Egalement sur le quai : MM. Pastur, sénateur belge ; Victor, président du Cercle Philanthropique belge ; Melchior, consul de Belgique ; Reubrez, secrétaire des « Amis de Lille » ; Prévot, chef de la musique des guides ; les représentants du « Soutien » de St-Gilles-les-Bruxelles, du Cercle Philanthropique du Nord de la France, de la « Solidarité Belge ». La musique des guides, une foule considérable de Bruxellois et de Tournaisiens entourent M. Max, bourgmestre de Bruxelles, qui est l'objet d'une ovation particulièrement chaleureuse.

Le cortège se forme immédiatement et traverse la rue de la Gare au milieu d'une foule considérable qui déborde des trottoirs et fait à nos amis belges l'accueil le plus enthousiaste. Les officiels sont conduits en landau Grand'Place où ils s'arrêtent pour déposer au pied du monument de la Déesse une couronne tandis que la musique exécute les hymnes nationaux.

On gagne ensuite la rue de la Monnaie où avait lieu la réception.

M. Delory, maire de Lille, et Max, bourgmestre de Bruxelles, prononcent de courtes allocutions et après les vins d'honneur on quitte la Mairie pour la Préfecture où a lieu le banquet.

Le banquet de l'Amitié franco-belge à la Préfecture

Vers 13 h., les voitures officielles arrivaient à la Préfecture où une grande réception se fit dans le grand salon. Quelques instants plus tard, le banquet commençait dans la grande salle des fêtes. Il était présidé par M. Delory, maire de Lille, ayant à ses côtés MM. Max Wibaut, le Préfet du Nord, le général Daure, Melchior, Lyon, ainsi que les adjoints au maire de Lille.

A ce banquet participaient plusieurs dames parmi lesquelles Mme Lyon.

La Symphonie Daggio se fit entendre pendant toute le repas.

M. Delory, ouvrant la série des toasts, se déclara heureux et fier de présider une telle cérémonie où se trouvent réunies les notabilités échevinales qui avaient su avec tant d'énergie résister aux atteintes que l'ennemi voulait apporter à leurs communes.

Après lui, M. le Préfet affirma la fraternité des deux pays. Il rappela en termes excellents l'attitude énergique de MM. Max et Wibaut ; il constata ensuite qu'aujourd'hui on célèbre la puissance régénératrice du travail.

M. Lyon, recteur de l'Académie de Lille, se montra heureux de l'accord étroit qui unit les Universités belges et françaises. Il eut un éloge particulièrement flatteur pour les savants belges. « Les deux nations peuvent désormais fraterniser étroitement et s'aimer librement, dit-il, sans crainte d'être menacées par un voisin gênant. »

M. Delory remet alors aux bourgmestres belges une plaquette en souvenir de leur passage en notre ville.

Après quelques mots de M. Wibaut, M. Max se lève.

« Il m'est doux, dit-il, de me faire l'interprète de mes compatriotes et d'apporter à nos amis français un témoignage d'estime et d'amitié. Nos deux pays sont plus que jamais unis dans une étroite amitié, un observateur malveillant pourrait s'y tromper, mais combien il faudrait manquer de psychologie pour nous accuser autrefois d'être les vassaux de la France. Ceux qui avaient pensé ainsi doivent reconnaître aujourd'hui que nous n'avions aucun goût pour la servitude. Nous avons eu la sensation de pouvoir en toute confiance nous abandonner à une affection qui était fondée de part et d'autre sur le respect des lois de l'honneur et de la loyauté. Nous aimons la France parce que nous avons foi en elle et parce que si la force brutale demeure impuissante contre nous, ainsi que les événements l'ont montré, nous cédons volontiers au rayonnement d'une amitié triomphante. »

» Il n'existe aucun peuple dont le prestige dépasse celui de la France. Au point de vue militaire, on ne peut le nier, mais votre véritable titre de gloire est le prestige impérissable que vous avez conquis en répandant les idées de justice et de liberté, en ouvrant une ère nouvelle d'où devait surgir pour les hommes plus d'amitié et plus d'amour de la paix.

» Si l'ennemi rêvait une revanche, la France et la Belgique devraient s'unir pour leur défense. C'est pour arriver à ce but qu'a été conclu entre les deux nations l'alliance militaire. Souhaitons de voir s'établir toujours plus solidement le règne de la justice immuable et souveraine. »

Des ovations saluent ce discours ; elles sont suivies d'un vivat flamand.

Peu à peu, on quitte la Préfecture pour se rendre sur le passage du cortège.

Le féérique cortège

LES PREMIERS GROUPES

Dès 15 h. les groupes se massent sur le terre-plein du boulevard des Ecoles. La foule innombrable se porte sur le parcours du cortège. Toutes les rues sont envahies. Des barrages humains interdisent toute circulation.

A l'heure fixée, c'est-à-dire à 16 h., un coup de clairon retentit. L'imposant cortège se met en marche. Dans un ordre et une tenue parfaite les groupes divers suivent l'itinéraire suivant : boulevard Papin, place Simon-Vollant, rue de Paris, parvis Saint-Maurice, rue du Priez, place de la Gare, place du Théâtre, boulevard Carnot, rues des Jardins, Saint-Jacques, place du Lion d'Or, rue des Chats-Bossus, Grande-Chaussée, de la Bourse, tour de la Grand'Place, rue Nationale, place de Strasbourg, rues Masséna, Solférino, place Rattembonne, rue Léon Gambetta, place de la Nouvelle-Aventure, rues des Sarrazins, du Marché, place des Quatre-Chemins, rues de Wazemmes, d'Arras, Solférino, place Philippe-le-Bon, rue Nicolas-Leblanc, place de la République. Au total un défilé de 3 kilomètres.

Un piquet de gendarmerie ouvre la marche.

Derrière « la grosse tête » du Tambour des Hurlus, se campe le Char des Ruines. Une femme, en deuil symbolise au milieu des débris et murs troués par la mitraille la ville de Lille, fière jusqu'en ses malheurs.

Le Groupe de l'Enseignement qui suit chante la Renaissance et l'Avenir. Il comprend un premier groupe des enfants des écoles juchés sur un char portant un vaisseau. Le Char des Adultes et des Sports, le Char de l'Ecole Boggio constituent un ensemble du meilleur goût. Suit le Char de l'Idylle avec ses jeunes filles offrant des fleurs à un couple de fiancés.

La musique des Sapeurs-Pompiers, les Archers et Arbalétriers, le Groupe original de la Voirie municipale font intermède. Mais voici un groupe qui aura un succès particulier par sa physionomie pittoresque. Les géants ! C'est toute la famille franco-belge qu'on nous présente dans la personne de ces grands ancêtres en carton. A tout seigneur tout honneur. Lydéric et Phynaert se dressent fiers et majestueux, contraints bien malgré eux à faire la révérence lorsqu'ils passent sous les fils du trolley. Jeanne Maillotte suit. Puis c'est le fils de Gayant de Douai, l'immortel Binbin qui fait des grâces à la foule. La famille Argayon de Nivelles est également le point de mire des curieux. On rit et on acclame. Le Lumeçon de Mons, le Dragon de Saint-Georges, les Chinchim, les hommes sauvages avec leur costume de primitif, les diables obtiennent un succès de fou-rire.

Nos amis les Belges dont on a pu admirer la participation active à ces brillantes fêtes ne tiennent pas à passer pour moins généreux que les Lillois. Bruxelles nous envoie toute une famille. C'est Janneke, Micke, Grand-Papa, Grand-Maman (Dieu ! quelle dignité chez tous ces personnages), Mon Oncle, le Grand Turc, la Sultane, Ma Tante, Papa, Jean de Nivelles, Pilpe, Machielté, Gudule. L'alliance franco-belge ne saurait être plus éloquemment défendue.

Le film se déroule pour faire place à un

LE CHAR DE LA FRANCE ET DE LA BELGIQUE

réalisation corporative dont on ne saurait trop demander qu'elle soit génératrice d'initiatives similaires.

La Brasserie apparaît avec son bœuf Gambrinus dominant ses chars. L'un d'eux, le Cabaret flamand, mérite une mention spéciale par son heureux aménagement et sa vivante allure. Le Char de la Brasserie lui-même nous montre le brassin, la cueillette du houblon, les moissonneurs d'orge. Ce Groupe de la bière du Nord est dû aux brasseurs, ouvriers brasseur, cafetiers, hôteliers, restaurateurs et débitants de Lille. La foule acclame le pittoresque de l'intelligent ensemble.

Et voici le Char de la Reine des Flamandes. Mlle Madeleine Laigle, entourée de ses demoiselles d'honneur, sourit au milieu des spectateurs.

LE GROUPE FRANCO-BELGE

Dans la brise légère de cet après-midi [illegible] fêté, et milliers des chapeaux de [illegible]